

à l'encre violette

l'école des années 1900-1920



Ecoliers de Vailhan vers 1920 (coll. Guiraud)

Il se fait nuit. Au dehors le ciel est étoilé et la lune se montre toute ronde. Il fait froid. Le souper terminé, je range la table pendant que maman ranime le feu. Puis mes parents se placent avec plaisir au coin de la cheminée. Papa ne tarde pas à dormir, la tête appuyée sur ses genoux. Maman travaille au bas mais bientôt son ouvrage lui tombe des doigts et elle se met à somnoler. Ma grande soeur lit au coin du feu et mon frère s'amuse avec le chat. Moi je prends la chauffeurette et je fais mes devoirs ; puis, mes devoirs terminés, mes leçons étudiées, je me mets au coin du feu et du temps que

maman et papa dorment, mon frère, ma soeur et moi nous pensons aux pauvres soldats qui ont très froid. Puis maman s'éveille, regarde l'heure et dit : "C'est très tard, dix heures et demie, au lit !"» La plume glisse, agile et déliée, sur le cahier des rédactions en cette fin d'année 1917. Celle qui l'anime s'appelle Raymonde Gusmaroli, née à Vailhan dix ans plus tôt, le 17 mai 1907. Charles (Carlo), le père, s'est installé au village en 1892, tout droit venu de la petite bourgade lombarde de San Pellegrino pour exercer dans les bois des Moulesses le rude métier

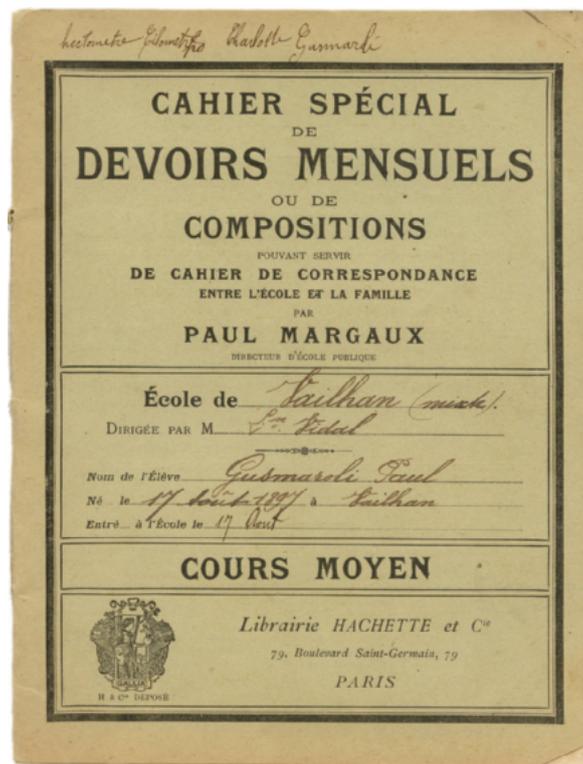
de charbonnier. Son mariage la même année avec Emma Mazet, une fille du pays, lui offrira l'accès à la terre et le statut de cultivateur. Noble profession que son fils Paul, né le 17 août 1897, entend bien faire sienne à son tour : « *Quand je serai grand, je préférerai aider mon papa; faire ce qu'il y a à faire : couper du bois, faire du charbon, aller travailler à la vigne, que d'aller apprendre un autre métier.* » (composition française du 24 novembre 1909) Pour Raymonde, « *le cultivateur est un homme qui travaille la terre. Il n'a pas le teint blanc comme l'instituteur : le soleil lui donne le teint bronzé, toujours il marche d'un pas fatigué. Lorsque le vent est marin, on l'entend dire : "Il faudra rentrer le foin". Lorsqu'il grêle, il est inquiet. Honorons le cultivateur !* » (composition du 8 février 1918)

Dans une autre rédaction, Raymonde décrit sa maison dans le hameau de Favier : « *Je l'aime parce que c'est ma maison natale, et que je l'habite avec mes parents. Si je la quitte ce sera par force mais je reviendrai la voir bien souvent.* » Elle ne la quittera qu'en 1980 pour aller s'éteindre à l'hôpital de Béziers, et Paul six ans plus tard. Tous les deux seront restés célibataires.

Dans le grenier de la maison familiale, une vingtaine de cahiers de classe leur appartenant attendaient depuis une centaine d'années, soigneusement rangés dans un coffre, que vie leur soit rendue. Celle des écoliers du début du XX^{ème} siècle, de l'encre violette, des leçons de morale, des problèmes de robinets et des jeux de ronde dans la cour de récréation. Écoutons-les !

Parce que c'est mon devoir...

Avant même de nous intéresser au travail de nos deux écoliers, voyons ce que révèlent les pages de couverture et de garde de leurs cahiers. L'administration scolaire de la Troisième République se plaît à orner de solennels avertissements les couvertures des *Cahiers spéciaux de devoirs mensuels*. Ainsi cet avis *Au dernier de la classe*, de Ferdinand Buisson¹, que Paul Gusmaroli a pu décou-



vrir le 4 décembre 1907 en entamant son premier cahier de compositions du cours moyen :

« *Oui, mon enfant, tu es le dernier, mais il dépend de toi cependant d'avoir, à ta manière et à ton rang, autant de mérite que n'importe lequel de tes camarades. Tu peux même en avoir davantage, si tu te donnes plus de peine qu'eux. Tout en restant, s'il le faut, le dernier par le succès, tu peux devenir le premier par l'effort ; tu es le dernier cette semaine avec une note très basse, sois encore le dernier la semaine prochaine avec une note un peu plus élevée, et tu auras marché.*

Marche ainsi de semaine en semaine, et tu seras aimé et honoré de tes maîtres autant qu'un autre, petit dernier ! Courage ! En apprenant ainsi à te corriger, à travailler, à t'observer, à te faire violence, tu acquiers de jour en jour de la force et de la valeur ; tu as fait aujourd'hui un petit progrès, tu en feras demain un autre ; continue ainsi, et peut-être, dans la vie, arriveras-tu plus haut que ceux qui sont aujourd'hui les premiers. »

Ou encore, ces *Recommandations adressées à l'élève qui reçoit le présent cahier* :

« *Appliquez-vous, enfants ! Le cahier est là sous*

vos yeux, encore tout blanc, prêt à recevoir tout ce que vous saurez y mettre de bon, tout ce qui peut vous faire honneur et en même temps faire plaisir à vos parents et à vos maîtres : de belles pages d'écriture, de bonnes dictées, des devoirs soignés d'histoire, de géographie, de calcul. Appliquez-vous dès les premières pages ; si celles-là sont remplies à votre satisfaction, vous voudrez que les suivantes le soient mieux encore.

Faire toujours des efforts, afin de faire toujours des progrès : c'est la loi de l'école parce que c'est la loi de la vie ; les hommes y sont soumis tout comme les enfants. Ce cahier vous aidera peut-être à vous la rappeler en vous invitant à vous examiner vous-même fréquemment.

Enfant ! Songez encore à ceci : On ne travaille pas pour soi seul dans ce monde, on travaille aussi pour les autres. Les petits enfants eux-mêmes, sans y penser, travaillent pour leur pays. Car les bons écoliers feront les bons citoyens. Si vous employez bien vos jeunes années, si vous profitez sérieusement de tous les moyens d'instruction que la République prend soin d'offrir à tous ses enfants, vous pourrez rendre un jour à la patrie ce que la patrie fait aujourd'hui pour vous. La France a besoin de travailleurs et de gens de bien ; vous serez un de ceux-là si vous vous y préparez dès maintenant. Ne perdez donc pas votre temps, vous n'en avez pas le droit : le paresseux fait du tort à lui-même sans doute, mais il fait surtout tort à son pays.

Si vous traversez quelque moment de faiblesse et de découragement, enfant, ne vous laissez pas abattre, et pour reprendre courage, dites-vous tout bas à vous-même : non, je ne veux pas être un inutile sur la terre, un ingrat envers ma famille, un ingrat envers la France. Je veux travailler, je veux devenir meilleur, non pas seulement parce que c'est mon intérêt, mais parce que c'est mon devoir. »

Notons, pour terminer l'examen extérieur de ces cahiers que, comme de nos jours, la quatrième de couverture porte souvent les tables de multiplication, parfois aussi la

Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen.

Les savoirs élémentaires

Quels savoirs, assortis de ces conseils bienveillants, apportait-on à nos aïeux au cours des six ou sept années² qu'ils passaient à l'école publique jusqu'à l'obtention, vers l'âge de 13 ans, de leur certificat d'études ?

La place occupée par le graphisme est considérable. Pour Paul, entré à l'école en 1902, nous disposons de trois cahiers de la *Méthode pratique d'écriture-lecture par A. Renault, à l'usage des écoles maternelles, enfantines et primaires, contenant de nombreux exercices de dessins très faciles et répondant aux programmes officiels du 27 juillet 1882*³. Au dos du cahier n°6, destiné aux enfants de 7 à 9 ans, l'auteur indique la bonne façon de tenir le porte-plume :



Chacune des vingt pages de ces cahiers comporte un dessin et des phrases à reproduire, le plus généralement des devises moralisatrices :

Les vrais savants sont toujours modestes.

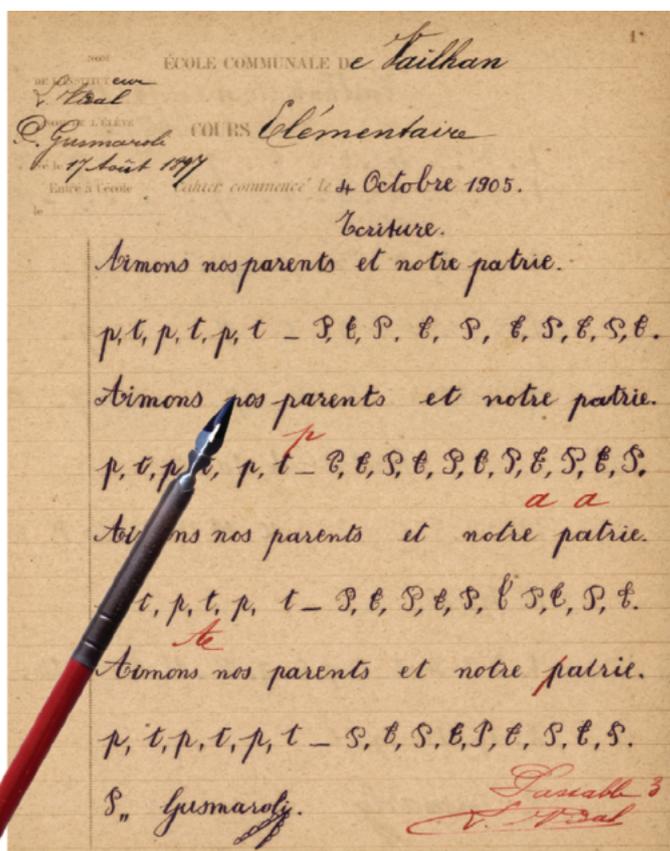
Préférez les mains pures aux mains pleines.

Le travail est un trésor.

L'amour de la patrie commence à la famille.

La femme doit rester dans la maison comme le cœur dans la poitrine.

Les exercices de dessin - tout naturellement, dessin et écriture à pleins et à déliés se nourrissent l'un l'autre - consistent en la



Page d'écriture de Paul Gusmaroli,
4 octobre 1905
(coll. Les Arts Vailhan)

reproduction à main levée de cartes de géographie ou de formes géométriques. Notons qu'à 10 ans, les élèves apprennent la perspective cavalière d'un cube et d'un cylindre qualifiée de « très facile » par l'inspecteur Renault.

De Paul, nous avons également le *Cahier spécial de devoirs mensuels* du cours élémentaire qu'il suivit en 1905-1906. Il débute par une belle page d'écriture pourtant notée 3/10 par monsieur Vidal, avec la mention « passable ». C'est que l'écriture n'a pas assez de pente, « celle qui est donnée naturellement par la flexion des doigts lorsque la main et l'avant-bras droits sont dans la position normale ». Le pauvre élève restera passable dans cette discipline, du moins aux yeux de son maître d'école.

Les devoirs mensuels consistent aussi en épreuves de calcul, de rédaction, d'histoire, de géographie :

« Un marchand de blé reçoit 843 sacs de chacun 5 doubles décalitres. Il met ce blé dans des sacs de 15 décalitres. Quelle quantité de sacs lui faudra-t-il ? »

« Dites ce que vous savez sur l'héroïne nationale qui sauva la France de l'invasion anglaise pendant la guerre de Cent Ans ? »

Voici la réponse de Paul, lui valant la 9^{ème} place sur les 11 élèves de sa classe de cours moyen :

« Quand la France vit qu'elle allait devenir anglaise, le peuple combattit et souffrit des maux horribles plutôt que de se soumettre aux Anglais. Elle eut foi en Jeanne d'Arc qui avait foi en la France. Cette jeune fille sauva son pays. Elle fut abandonnée et fut brûlée vive sur la place de Rouen. »

En bien sûr de morale, comme dans cette leçon de cours supérieur du samedi 8 novembre 1909 :

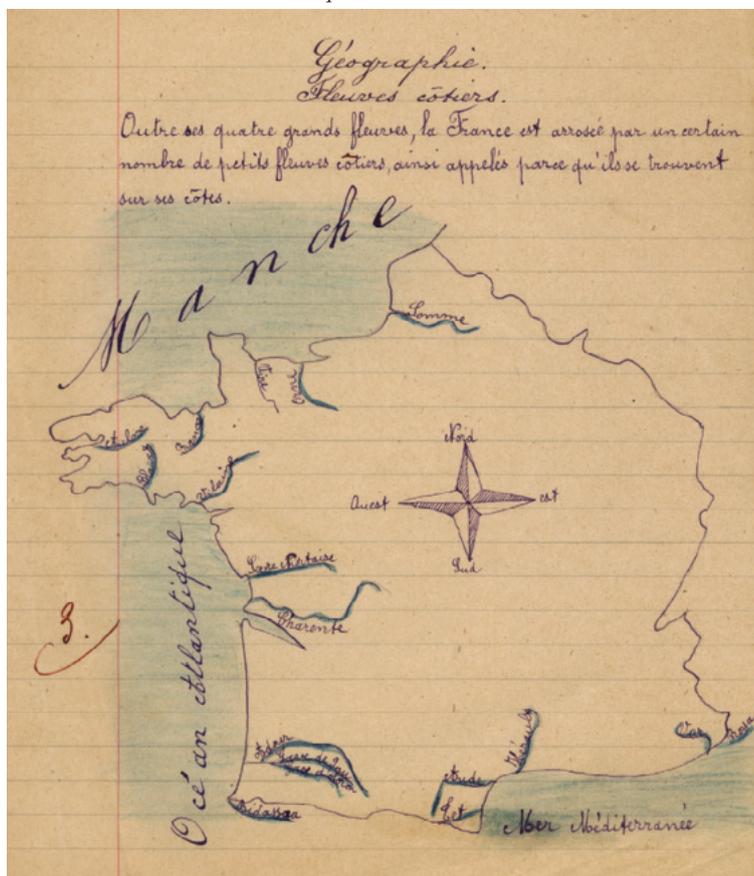
je veux être pour mes camarades d'école bien veillant et serviable. Je leur rendrai avec complaisance les petits services qu'ils me demanderont. J'écarterai les saquineries, les disputes, les paroles grossières. Je donnerai le bon exemple. Je ne ferai pas souffrir les plus petits je travaillerai à me faire aimer de tous.

D'une guerre à l'autre

Si les cahiers de Paul témoignent de cet esprit de revanche qui imprégna l'opinion française après la capitulation de 1871 et jusqu'au début de la Première Guerre mondiale, c'est qu'il faisait partie des programmes pédagogiques. Le récit national de l'historiographie française était orienté sur la prise de conscience que la perte de l'Alsace-Lorraine constituait une atteinte à l'intégrité territoriale de la patrie : ainsi étaient formées des générations de futurs poilus.

«Aimez vos parents et la France, notre patrie, si grande et si belle. [...] Le drapeau est l'emblème de la patrie. La vue du drapeau national réjouit le coeur et donne le courage d'affronter tous les dangers de la guerre. Chaque régiment est fier du sien et il y tient comme on tient à une partie de soi-même.» (exercices d'écriture, 4 avril et 6 juin 1906) «Oui, la France est un beau pays, puisqu'elle est notre Patrie, et nous la devons servir et défendre.» (composition de géographie, 26 février 1908)

Exercice de géographie de Paul Gusmaroli, vers 1908
La France est amputée de l'Alsace-Lorraine (coll. Les Arts Vailhan)



Dix ans plus tard, Raymonde tremble pour les «*pauvres soldats qui ont très froid*» (fin 1917). Après l'armistice, le choix des nombreuses récitations, dictées et sujets de rédaction portent la marque du traumatisme lié à la guerre. Elle aura causé la perte de sept «*enfants*» du village :

*Contre leur fureur assassine,
Tu défends le vieux sol français
Où le passé nous enracine.
Tes pères l'ont fait, ventrebleu
Et tout bon chien chasse de race...
Petit soldat arrête un peu
Que l'on t'embrasse*

(*Petit soldat*, de Jacques Normand, extrait)

«*Pendant plus de trois terribles années, la France, le coeur haut, a parcouru les vallées des ombres. Son corps est à la torture mais son front resplendit de toute la beauté du matin. On n'a jamais vu dans l'histoire de loyauté aussi ferme que la sienne ; on n'a jamais vu un pareil dévouement. Grande sera sa récompense, car elle a sauvé l'âme du monde.*» (dictée du 23 juin 1919)

«*Aux soldats de France. Gardez les yeux fixés sur nos trois couleurs : elles sont l'emblème de l'honneur militaire et de l'indépendance nationale. Elles symbolisent tout ce que vous avez aujourd'hui à sauvegarder ou à venger par les armes : votre terre natale encore souillée par la rage impuissante de l'ennemi.*» (texte de Raymond Poincaré, dictée de 1920)

«*Honneur à vous, bons ouvriers de la grande patrie retrouvée. Sachez qu'au-delà de la mort même vous restez vivants. Une France meilleure et plus belle attestera que vous avez vécu.*» (texte de Georges Clémenceau, dictée de 1920)

«*Mon enfant, viens, c'est l'heure... viens prier pour nos morts et, avant tous les autres, prie pour le plus humble et le plus grand de tous, pour l'obscur garçon de labour à qui la France n'a donné qu'un grabat dans une écurie et qui, en échange, a versé tout son sang.*» (texte d'Emile Moselly, dictée de 1920)

Et l'on plonge dans l'histoire pour opposer la sauvagerie de l'ennemi au comportement exemplaire des soldats de l'an II envers les populations allemandes :

«*Les habitants ne furent pas inquiétés. Les seules violences qu'ils eurent à subir furent les*

acolades fraternelles dont les républicains se montraient prodigues. [...] À peine installés, ces farouches soldats s'ingéniaient à se rendre utiles ; ils berçaient les mioches, écumaient le pot, astiquaient les meubles, bêchaient le jardin. » (texte de Lenôtre, dictée du 12 juin 1920)
Raymonde eut zéro faute à cette dictée de 180 mots.

« *Dites pourquoi on affiche dans les écoles et les mairies les listes des noms des instituteurs et des enfants morts pour la patrie.* » (rédaction du 8 novembre 1919)

« *Un bouquet pour une tombe : Le jour des morts, un enfant compose un bouquet. Racontez la scène.* » (rédaction du 12 novembre 1919)

Au sujet : « *Quels sentiments et quelles pensées éveillent en vous ces mots : Alsace-Lorraine. Quels espoirs font-ils naître dans votre cœur. Pourquoi faut-il que ces deux provinces redeviennent française ?* » Raymonde répond : « *Alsace-Lorraine. Ces doux mots qui font rappeler des souvenirs lointains mais douloureux. Depuis le traité de Vestphalie, l'Alsace-Lorraine obéissait aux lois françaises. Il y a quarante-huit ans en 1870 qu'une guerre se déchaîna entre la France et l'Allemagne. Bien moins terrible que celle que nous venons de passer mais nos aïeux virent avec peine se séparer de la France les deux fidèles provinces et aller enseigner aux Allemands leur éducation et leurs produits. [...] L'Alsace-Lorraine va redevenir française. Il faut l'espérer et elle nous donnera ses productions.* » C'était le 17 juin 1919, onze jours avant la signature du Traité de Versailles.

Vive la règle de trois

Les cahiers de Raymonde nous éclairent sur l'emploi du temps des écoliers de Vailhan. « *C'est huit heures moins un quart, nous sommes tous dispersés dans la cour. Enfin huit heures sonnent : Mademoiselle ouvre la porte, tape des mains, nous nous mettons en rang. Si on ne marche pas bien au pas, Mademoiselle dit "Le tour de la cour encore". Puis nous rentrons en classe. A huit heures et quart, nous fermons la porte à clef. Tant pis pour les retar-*

dataires. » Commence alors la leçon d'« *instruction civique* », de « *morale* » ou d'« *anti-alcoolisme* ». Suivent un problème de calcul ou de géométrie, une dictée, de la lecture, un exercice d'analyse grammaticale, une leçon d'histoire-géographie, une récitation. Le travail proposé par l'institutrice en ces années 1917-1920 fait, comme jamais, appel au raisonnement des élèves (et à la règle de trois) :

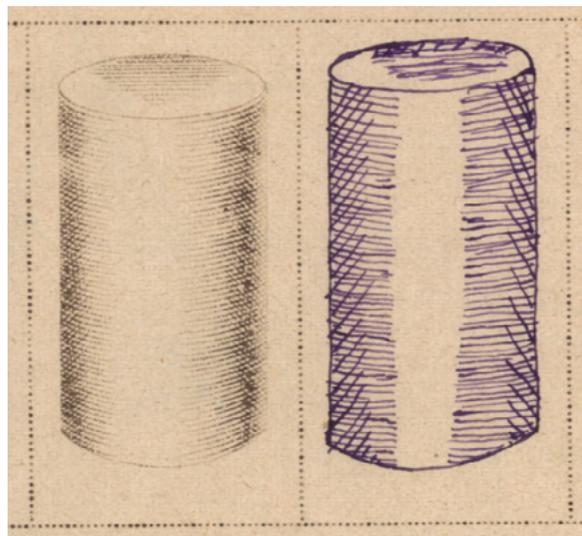
« *Un négociant en vin a acheté 359 hectolitres d'un vin qui lui a coûté 13,57 Fr l'hl, puis 152,48 hl d'un autre vin qui lui a coûté 15% plus cher que le premier. Il a revendu le tout à raison de 18,83 Fr l'hectolitre. On demande combien il a gagné dans cette affaire ?* »

Voulez-vous plus difficile ?

« *Partager 13820 francs entre quatre personnes de manière que la part de la première soit les 9/10 de celle de la deuxième, celle de la deuxième les 0,8 de celle de la troisième et celle de la troisième les 0,7 de la quatrième.* »

Guillaume, le loup et la bergère

La récréation est l'heure du jeu où la mixité ne semble pas de mise : « *Deux heures et demie sonnent, c'est l'heure de la récréation, nous sortons dans la cour. Après être allées au cabinet, nous appelons toutes les petites filles et nous proposons un jeu. C'est le jeu de Guillaume. Il consiste à être un nombre impair et à chanter. A la fin on s'embrasse et celle qui reste toute seule*

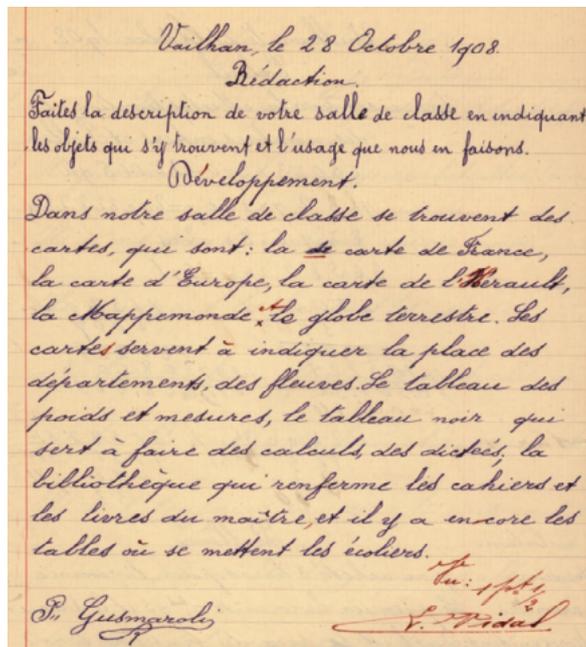


Perspective d'un cylindre vu en face, Paul Gusmaroli, vers 1907 (coll. Les Arts Vailhan)

rentre dans la ronde : elle est Guillaume. » Le jeu du loup et de la bergère a aussi la faveur des jeunes écolières.

Le résumé de toute une enfance

Au fil des pages des cahiers de Paul et Raymonde se dessine peu à peu la vie des élèves dans cette école vailhanaise semblable à tant d'autres :



Rédaction de Paul Gusmaroli, 28 octobre 1908
(coll. Les Arts Vailhan)

La description du village inspirera davantage Raymonde : « Mon village s'appelle Vailhan. Une route serpentine et étroite aboutit au flanc de plusieurs coteaux où est situé mon village. Il a d'un côté les plaines et la mer et de l'autre côté des collines chargées de vignes et de champs. Il a au Nord de grands bois de chênes qui attendent tous les jours la mort qui leur viendra de la cognée du bûcheron ou bien le charbonnier les brûlera sur place. Il y a aussi des sangliers qui mangent des raisins, des châtaignes, du blé. Sur un rocher sont situées les ruines d'un château féodal. Entre deux montagnes, dans une vallée, un torrent appelé la Peyne coule au pied du village. Je sais qu'il y a du temps que mon village existe parce que les vieilles femmes portent encore des coiffes ou des bonnets. J'aime mon village parce que j'y suis née, que j'y ai grandi. Parce que le cimetière est le possesseur de mes défunts. C'est là

qu'est mon bien. C'est mon pays. » (rédaction du 29 octobre 1919)

« Enfant ! Ces devoirs mensuels ainsi réunis, ne formeront ensemble qu'un bien petit volume. Cependant ils seront en quelque sorte le résumé de toute votre enfance, l'histoire sommaire de vos six ou sept années d'études. Vous serez heureux d'emporter ce souvenir de votre école le jour où vous en sortirez pour n'y plus revenir ; vous garderez soigneusement ce modeste recueil, qui témoignera devant vous-même et devant tous de ce que vous avez été dans votre jeune âge. » Paul a-t-il lu ces lignes au dos de son Cahier spécial de devoirs mensuels ? Peut-être ! Le maître les a-t-il commentées sur un ton solennel ? Sans doute ! Avec succès, et pour le plus grand bonheur des Mémoires d'une Communauté.

Pierre Malié
janvier 2012

Notes

1. Ferdinand Buisson (1841-1932) : philosophe, éducateur et homme politique français. Proche de Jules Ferry, il fut directeur de l'Enseignement primaire de 1879 à 1896 et présida en 1905 la commission parlementaire chargée de mettre en œuvre la séparation des Églises et de l'État. Cofondateur et président de la Ligue des droits de l'Homme, président de la Ligue de l'enseignement (1902-1906), il reçut le prix Nobel de la paix en 1927 pour son action au sein de la Société des Nations. On lui doit le substantif de « laïcité ».
2. Outre la section enfantine (de 5 à 7 ans), l'école comprenait alors le cours élémentaire (de 7 à 9 ans), le cours moyen (de 9 à 11 ans) et le cours supérieur (de 11 à 13 ans).
3. Ces cahiers furent utilisés par Paul Gusmaroli dans les années 1905-1909, ce qui témoigne d'une durée de vie des programmes d'enseignement largement supérieure à l'actuelle !
4. La fréquence des rédactions est frappante chez cette élève de 11 ans : une tous les quatre jours, d'au moins une page.

Sources manuscrites

Cahiers de classe de Paul Gusmaroli, octobre 1905-décembre 1909, coll. Les Arts Vailhan.

Cahiers de classe de Raymonde Gusmaroli, octobre 1917-juillet 1920, coll. Les Arts Vailhan.